Les « races humaines » existent ? Alors énumérez-les !

mardi 11 juin 2013, par FOUCART Stéphane (Date de rédaction antérieure : 3 juin 2013).

« *J'appartiens à la race blanche, vous appartenez à la race noire.* » Ainsi Eric Zemmour traçait-il, en novembre 2008, sur Arte, une ligne de démarcation entre lui et son interlocutrice, la militante antiraciste Rokhaya Diallo. L'écrivaine Nancy Huston et le biologiste Michel Raymond (CNRS) viennent aimablement d'offrir au polémiste, cinq ans plus tard, une formidable caution scientifique et intellectuelle.

Dans une tribune (*Le Monde* du 18 mai), les deux auteurs imaginent un parallèle audacieux. De même, disent-ils en substance, que la biologie constate un dimorphisme sexuel dans l'espèce humaine – hommes et femmes diffèrent par certains traits –, elle documente des différences génétiques entre les diverses populations. Ces différences sont scientifiquement démontrées et valident, assurent Mme Huston et M. Raymond, le fait que la notion de race est, s'agissant de l'espèce humaine, pertinente. Ainsi, vouloir rayer le terme de « race » de la législation française – comme François Hollande s'y est engagé – relèverait d'un égalitarisme bien-pensant, avatar d'une forme moderne de lyssenkisme...

La critique est aussi forte que l'argumentaire est pauvre. Le premier argument mis en avant par les auteurs est un remarquable contresens. Puisqu'il existe différentes races de chiens – ce que chacun s'accorde à constater –, il n'y a pas de raisons valables à ce qu'il n'existe pas de races humaines. Ce faisant, les auteurs oublient de rappeler que la diversité des races canines est le fruit d'une sélection effectuée de longue date par l'homme, pour obtenir des animaux adaptés à telle ou telle fonction. Si l'on s'en tient à ce parallèle avec le chien, la race est la conséquence d'un élevage. D'où cet accident rhétorique : d'hypothétiques races humaines seraient le résultat d'une forme d'hygiène raciale. Point de races sans une volonté délibérée d'entretenir certains traits, certaines caractéristiques.

Les auteurs n'en restent pas au chien : ils invoquent le chimpanzé, la girafe ou le raton laveur et leurs multiples sous-espèces, qu'ils présentent également comme des analogues animaux aux supposées races humaines...

Là encore, l'argument est trompeur. Car, dans le reste du règne animal, ces sous-espèces ne tiennent qu'à l'occupation de niches écologiques distinctes. Or, l'une des singularités d'*Homo sapiens* est qu'il est fondamentalement migrateur. Il s'est affranchi de tous les environnements rencontrés après ses sorties d'Afrique successives, s'adaptant à l'ensemble des biotopes, créant ainsi une continuité de peuplement, des tropiques aux régions paléarctiques. Où, dans cette continuité, placer les frontières ?

Bien sûr, la sélection n'a jamais cessé son œuvre. Des différences de phénotype sont apparues au cours des derniers millénaires. Il est donc en effet absurde, comme le soulignent justement les auteurs, de contester la réalité de ces différences. Mais, les migrations et les mélanges de population n'ayant jamais cessé, ces différences s'inscrivent dans un continuum de diversité qu'il est impossible d'incarcérer dans une classification rigide de systématicien. L'ethnie, notion complexe qui tient compte de considérations socioculturelles, linguistiques, etc., peut parfois être invoquée, mais la race, comme catégorie biologique, est un leurre.

AU CŒUR DU MALENTENDU

Pour les auteurs, la variété des réactions à certains traitements médicamenteux en fonction des populations, ou les susceptibilités différentes à certaines maladies viennent corroborer « scientifiquement » la notion de race. Mais... les populations du grand ouest de la France sont très enclines à la luxation congénitale de la hanche : parle-t-on d'une race « ouest-française » ? Celles des îles et du pourtour méditerranéen sont plus sujettes à la thalassémie (une maladie du sang) : parle-t-on d'une « race méditerranéenne » ?

Ce hiatus entre perception et réalité biologique est au cœur du malentendu. Ce qu'au comptoir du Café du Commerce on nomme « race » ne recouvre aucune réalité biologique précise, mais est le résultat d'une construction sociale et/ou de perceptions visuelles : les « Noirs » ne constituent pas un groupe biologiquement homogène ou cohérent, pas plus que les « Blancs », les « Jaunes », etc.

Un individu né d'un homme à peau noire et d'une femme à peau blanche est immanquablement perçu par la société comme un Noir, alors que si l'on s'en tient à la génétique, il n'est pas plus noir que blanc. Ce que nous nommons « race » en langue commune n'a donc aucun fondement scientifique. Exemple : la nomenclature administrative américaine considère qu'il existe une « race » des « Blancs hispaniques ». Faut-il y voir une réalité biologique ou plutôt la traduction d'une crainte de l'Amérique du Nord anglo-saxonne face à la pression migratoire de l'Amérique du Sud hispanophone ? En Europe, il ne viendrait à personne l'idée de discriminer une race « hispanique »...

Ainsi, l'exercice auquel se livrent les auteurs consiste à faire accroire qu'il existe des déterminants biologiques objectifs entérinant des catégories socialement construites par les vicissitudes de notre histoire ou la mesquinerie de nos préjugés. Ce travers a des précédents historiques connus. Il y aurait aussi eu un moyen plus expéditif pour réfuter les certitudes des deux auteurs. Les races humaines existent, dites-vous ? Alors énumérez-les...

Stéphane Foucart

P.-S.

* LE MONDE | 03.06.2013 à 11h48 • Mis à jour le 03.06.2013 à 11h57.

* foucart lemonde.fr

* Le Monde.fr a le plaisir de vous offrir la lecture de cet article habituellement réservé aux abonnés du Monde.fr. Profitez de tous les articles réservés du Monde.fr en vous abonnant à partir de 1€ / mois | Découvrez l'édition abonnés.